

DAVID BELL

# Un lieu secret

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Claire-Marie Clévy



actes noirs  
*ACTES SUD*



“ACTES NOIRS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

*“Pendant des années, Janet pensait avoir vu tout ça, pensait s’en souvenir. Le jeune Noir aux cheveux crépus et aux vêtements sales qui portait son frère sur ses épaules. La tête blonde de Justin dressée haut dans le ciel, presque aussi haut que le sommet de la balançoire. Justin qui paradait comme un champion. Qui tombait dans le piège de cet homme. Avant de se faire enlever.*

*Mais elle ne s’en souvient pas vraiment, si ?”*

Janet avait sept ans quand son petit frère a été enlevé et tué dans le parc municipal de Dove Point, Ohio. Vingt-cinq ans plus tard, alors que le meurtrier de Justin, Dante Rogers, clame toujours son innocence, Janet en vient à douter de la version des faits qu’elle a donnée à l’époque. Les propres doutes dont lui fait part son ami Michael, présent sur les lieux au moment du drame et revenu depuis peu en ville, ne font qu’ajouter à sa confusion. Quand une journaliste pointe les nombreuses failles de l’enquête menée un quart de siècle plus tôt, la police décide de rouvrir le dossier. Rogers ne faisait-il pas finalement un coupable idéal ? Et si ce n’est pas lui qui a tué Justin, alors qui ?

Après le remarquable *Fleur de cimetière*, David Bell signe un polar subtil sur cette Amérique où la couleur de peau reste un élément à charge.

DAVID BELL

*David Bell est né à Cincinnati, Ohio, en 1969. Il vit aujourd'hui à Bowling Green, dans le Kentucky, où il enseigne l'écriture.*

DU MÊME AUTEUR

*FLEUR DE CIMETIÈRE*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 106.

Photographie de couverture : © Patricia Turner / Arcangel Images

Titre original :

*The Hiding Place*

Éditeur original :

New American Library/Penguin Group, New York

© David Bell, 2012

© ACTES SUD, 2015  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-04748-1

DAVID BELL

# Un lieu secret

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Claire-Marie Clévy

*ACTES SUD*



*pour Molly*





## PROLOGUE

*Quels souvenirs as-tu de ce jour-là, Janet?*

Janet se souvenait de la chaleur. De la brume qui scintillait à l'horizon, brouillant le contour des arbres et des voitures sur le parking. Chacun de ses pas faisait crisser l'herbe sèche, soulevait des nuages de poussière. La chaleur émanant du sol lui brûlait la plante des pieds à travers ses chaussures en plastique.

Elle avait sept ans, et c'était la première fois qu'on lui confiait son petit frère.

Janet surveillait Justin. À ses yeux, ce n'était qu'un idiot de quatre ans, un gamin bête aux cheveux blonds coupés au bol et au sourire niais. Assis dans le bac à sable avec d'autres enfants, il s'amusait à former des petits tas et à les aplatir. Encore et encore. Il formait des tas, puis les aplatissait. Un jeu stupide et sans intérêt, un truc de bébé. Janet le surveillait. Attentivement.

Mais non, ce n'était pas ça. Pas ça du tout...

Justin n'était pas idiot. Et il ne souriait pas tout le temps. C'était un enfant calme, solitaire. Il n'y avait personne avec lui dans le bac à sable ce jour-là. Et il ne souriait pas souvent. Rarement, même. Personne ne souriait beaucoup dans sa famille à l'époque... ni maintenant, d'ailleurs.

Quels souvenirs lui restait-il de ce jour-là? Quels souvenirs lui restait-il vraiment? C'était tellement difficile de...

Michael les avait rejoints.

Ça, elle s'en souvenait.

Michael les avait rejoints, son ami Michael, qui avait sept ans lui aussi et venait du même quartier, de la même école.

Leurs parents étaient amis. Ils jouaient tout le temps ensemble. *Mon petit copain*, aimait à penser Janet en gloussant intérieurement, même s'ils ne se touchaient jamais. Ils ne s'embrassaient pas, ne se prenaient pas la main. Ils étaient trop jeunes pour ça, trop jeunes pour beaucoup de choses.

Mais Michael les avait rejoints, avec son short en jean, sa ceinture trop grande et ses baskets trouées. Ses cheveux lui tombaient devant les yeux, il passait son temps à les repousser. Il habitait de l'autre côté du parc. Et quand Michael avait appelé Janet, son cœur avait fait un bond, et elle s'était désintéressée du bac à sable, des balançoires et des autres enfants. Et elle avait suivi Michael partout où il allait. Elle avait traversé l'aire de jeux puis le terrain de baseball, jusqu'aux arbres. Elle l'avait suivi.

Était-ce tout ce qu'elle avait fait ? Traverser l'aire de jeux ?

Il n'en avait pas fallu plus. Elle avait arrêté de surveiller Justin. Son père était au travail, sa mère à la maison, et c'était la première fois qu'elle les laissait jouer dehors tout seuls ; mais il n'y avait pas de quoi en faire un plat. Le parc se trouvait près de l'école et de l'église, il y aurait d'autres enfants là-bas, des enfants qu'ils connaissaient, et même quelques parents. Au moment de quitter la maison, sa mère s'était contentée de dire :

“Surveille bien Justin. Il est petit...”

Mais elle ne l'avait pas fait. Elle n'avait pas surveillé Justin.

Et cet homme, l'avait-elle vu ?

Janet n'en est plus sûre. Elle a vu son visage tant de fois. Au tribunal. Dans les journaux. Sur la photo prise au commissariat. Son air stoïque, ses grands yeux exorbités. Ses lèvres pleines, sa peau noire. Pas encore un homme. En regardant ce visage aujourd'hui, elle voit un enfant. Dix-sept ans au jour de son arrestation, jugé comme un adulte. Il lui aurait paru adulte à l'époque, en ce jour de canicule dans le parc.

Mais elle ne sait pas si elle l'a vu.

D'autres en sont certains. Des adultes et des enfants. L'homme était là, il avait parlé aux petits qui jouaient dans le bac à sable et sur les balançoires. Selon les témoins, il avait pris Justin dans ses bras. Il avait accordé une attention particulière à son frère, disaient-ils. Il s'était promené avec lui. Lui avait parlé. L'avait porté sur ses épaules.

Pendant des années, Janet pensait avoir vu tout ça, pensait s'en souvenir. Le jeune Noir aux cheveux crépus et aux vêtements sales qui portait son frère sur ses épaules. La tête blonde de Justin dressée haut dans le ciel, presque aussi haut que le sommet de la balançoire. Justin qui paradait comme un champion. Qui tombait dans le piège de cet homme. Avant de se faire enlever.

Mais elle ne s'en souvient pas vraiment, si ?

Il lui semble qu'il y avait un chien. Un chiot. Il courait dans le parc, et Justin courait après.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce comme ça que Justin a disparu ?

*Quels souvenirs as-tu de ce jour-là, Janet ?*

Vingt-cinq ans après, elle ne le sait plus.

Elle ne sait plus si elle a vu l'homme. Mais elle voudrait bien. Elle voudrait savoir.

Et par-dessus tout, elle voudrait avoir continué à surveiller Justin, comme elle aurait dû.

Elle n'a pas vu l'homme, et elle n'a pas vu Justin.

Et au moment de rentrer à la maison, quand Janet s'est enfin mise à chercher son frère, il n'était plus là. Les adultes ont paniqué, la police est arrivée, on lui a posé beaucoup de questions, mais ça n'avait plus d'importance.

Justin avait disparu. Depuis longtemps.

Janet avait caché le journal du matin pour que son père ne le voie pas. Elle l'avait trouvé en descendant, et même si elle savait à quoi s'attendre – si elle savait depuis près d'une semaine qu'une interview du meurtrier de son frère apparaîtrait en première page –, la vue de ce visage lui avait fait l'effet d'une gifflée. Puis elle avait pensé à son père. À sa colère, à sa violente émotion dès qu'on évoquait Dante Rogers. Elle avait plié le journal en deux pour dissimuler la photo, avant de le glisser sous un coussin.

Janet entendit l'eau couler dans la salle de bains au bout du couloir, puis les pas de son père sur le plancher. Elle s'apprêtait à enfreindre ses propres règles. Après le licenciement de son père, quand elle était revenue vivre chez lui, elle s'était juré de ne pas devenir sa bonniche. Hors de question qu'elle tienne le rôle de l'épouse de substitution – celle qui s'occupe de la cuisine, du ménage et de la vaisselle. Mais certains jours, elle faisait une exception. Elle sortit des œufs du frigo, les cassa dans une poêle et les regarda grésiller. Ses horaires d'été à l'université lui laissaient juste assez de temps pour préparer ce petit-déjeuner – qui changerait peut-être les idées du vieil homme.

“Où est-il ?”

Janet se retourna. Son père, Bill Manning, se tenait à l'entrée de la cuisine. Il était toujours aussi grand – plus d'un mètre quatre-vingts –, mais il avait pris une dizaine de kilos depuis son licenciement, surtout visibles au niveau du ventre et du visage. Ça faisait presque deux ans qu'il ne travaillait plus, depuis que la crise avait frappé le pays et que son entreprise,

Strand Manufacturing, avait décidé de “prendre une nouvelle direction” en renvoyant tous les employés de plus de cinquante ans. Vingt-sept ans à travailler dans la conception de produit pour être remercié sans cérémonie.

Janet comprit qu’elle avait été bête de vouloir cacher le journal. Elle désigna la chaise où se trouvait le coussin, et Bill récupéra le journal avant de s’asseoir. Janet posa les œufs devant lui.

“Tu n’avais pas dit que tu ne me ferais pas la cuisine?”

— J’avais envie, ce matin.

— Tu as eu pitié de moi.”

Il n’avait pas complètement tort. Des années plus tôt, il avait perdu son fils, puis sa femme. Maintenant qu’il se retrouvait au chômage, Janet s’était installée avec lui pour s’assurer qu’il ne perde pas aussi la maison. Son père avait beau être un homme froid et réservé – désagréable, même –, elle n’avait jamais perdu l’envie de le protéger, ni de l’aider. Et cette envie ne cessait de grandir à mesure que Bill vieillissait. À soixante-deux ans, il commençait à faire son âge.

“Bon Dieu!” Il déplia le journal d’un coup sec des poignets et se pencha pour le lire. “Ils ne l’ont même pas mis en haut de la page...”

Janet savait ce que disait l’article. Le journal local publiait une série de reportages à l’occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de son frère. Le premier retraçait le parcours de Dante Rogers, condamné pour le meurtre de Justin. Remis en liberté conditionnelle trois ans plus tôt, il se réadaptait lentement à la vie civile, travaillait à temps partiel à l’église du quartier Est de Dove Point, dans l’Ohio...

Pendant que son père lisait l’article en jurant dans sa barbe, Janet se tourna vers l’évier et se mit à essuyer la vaisselle de la veille.

“C’est notre tour aujourd’hui, tu te rappelles? La journaliste vient à deux heures. Je rentrerai plus tôt du travail...”

Le journal tomba par terre dans un froissement de feuilles. Quand Janet se retourna, son père avait attaqué ses œufs, qu’il enfournait aussi rapidement qu’une machine. Il s’arrêta le temps de demander :

“Tu sais ce que je pense de tout ça?”

— J'ai ma petite idée."

Il pointa du doigt l'endroit où gisait le journal, l'article sur Dante tourné vers le haut.

"On dirait qu'ils veulent nous faire pleurer. Comme si c'était trop injuste de lui coller vingt-deux ans de prison pour avoir tué un enfant..."

— Tu as lu toute l'histoire?"

Son père continua de mâcher. "Je l'ai vécue."

Janet s'adossa au comptoir, croisant les bras. "Il clame toujours son innocence."

Son père lui jeta un regard nerveux, comme un animal en cage. Ses joues s'empourprèrent.

"Et alors?"

Il baissa les yeux et commença à remuer les restes de son œuf, laissant une traînée de jaune sur l'assiette.

"Il dit..."

— Je ne veux pas le savoir, coupa-t-il en lâchant sa fourchette. Il cherche juste à apitoyer les gens. Il vit aux crochets de l'État, je parie."

Janet se mit à faire glisser la ceinture de sa robe de chambre entre ses doigts, à la manière d'un rosaire.

"Si ça peut te rassurer, je n'ai pas vraiment envie de raconter mon histoire à la journaliste, dit-elle.

— Je la connais, l'histoire. Rogers a tué mon fils. Point barre."

Son père repoussa son assiette et se leva. La première année suivant son licenciement, il avait continué de porter ses vêtements de travail : chemise et cravate, pantalon impeccablement repassé. Mais depuis, les choses avaient changé. Il ne s'habillait plus au saut du lit et se rasait de moins en moins souvent. Il avait arrêté de lire les petites annonces quelques mois plus tôt.

"Pas la peine de te demander si tu veux faire quelque chose de spécial aujourd'hui, donc? fit Janet.

— Quelque chose de spécial?"

— Pour l'anniversaire de la mort de Justin.

— Est-ce que ça m'est déjà arrivé? Ou à toi?"

Janet secoua la tête. Non. Chaque année, elle s'efforçait de traiter cette journée comme n'importe quelle autre. Elle essayait de vivre sa vie, de travailler et de s'occuper de sa fille.

“Tu as ta réponse, alors. Elle vient à quelle heure, cette journaliste?”

— Je viens de te le dire. Deux heures. Tu vas lui parler?”

Son père quitta la table en abandonnant son assiette sale.

“Je n’ai rien à dire à ces gens-là. Rien du tout.”

Ashleigh envoya un texto à Kevin : *T où?*

Elle attendait du côté des balançoires, et le soleil haut dans le ciel lui picotait la nuque. Il n'était que huit heures et demie, mais il faisait déjà tellement chaud qu'un filet de sueur lui coulait dans le dos. Ashleigh racla ses baskets par terre et vérifia son portable.

Pas de réponse.

Où était-il passé?

Elle observa les gamins qui jouaient en piaillant. Ils bondissaient comme des petits singes, bouche grande ouverte, cheveux ébouriffés. Ils ne se fatiguaient jamais. Ashleigh sentit sa gorge se serrer, sous le coup d'une émotion qu'elle n'arrivait pas à identifier. Elle prit une grande inspiration, comme si elle allait se mettre à pleurer ; mais elle ravala ses larmes et se détourna. Elle n'arrivait plus à regarder ces enfants. Ils avaient l'air tellement vulnérables, tellement fragiles – de petits êtres de cristal.

*C'est ici, se dit-elle. C'est dans ce parc que c'est arrivé.*

Kevin émergea des arbres. Elle reconnut sa démarche élastique, ses larges épaules. Il portait son uniforme de travail, un pantalon noir et une chemise ridicule du McDonald's. Il avait décidé de se laisser pousser les cheveux pendant l'été et sa coupe afro le faisait paraître encore plus grand. Ashleigh inspira une nouvelle fois, pour reprendre contenance avant qu'il la rejoigne.

“Salut! dit-il.

— Merci de m'avoir répondu.



— Les gens du boulot m'ont appelé, expliqua-t-il en désignant son uniforme. Je dois y être à dix heures.

— C'est n'importe quoi!"

Kevin haussa les épaules, parfaitement détendu.

"Il faut bien que je gagne ma croûte.

— Alors on y va. Ces gamins me tapent sur les nerfs."

Ils ne parlèrent pas beaucoup. Ashleigh se dit que les parents qui surveillaient l'aire de jeux – ceux qui accompagnaient toujours leurs enfants, qu'ils sachent ce qui s'était passé à cet endroit vingt-cinq ans plus tôt ou non – les avaient sûrement repérés : un grand Noir et une petite Blanche marchant côte à côte. Ça faisait trois ans qu'elle connaissait Kevin, depuis le premier jour du collège, quand ils s'étaient retrouvés à la même table en cours d'histoire. Au début, elle l'avait trouvé débile, voire un peu retardé. Il était si grand, si calme. Puis elle avait remarqué les blagues qu'il sortait aux dépens du professeur, d'une voix si basse qu'elle seule pouvait l'entendre.

"C'est quoi, le plan?" demanda-t-il.

Ils pénétrèrent dans le quartier qui bordait le parc, à l'opposé de celui où Ashleigh vivait avec sa mère et son grand-père. Celui-là était un peu plus joli. Un quartier de la bourgeoisie plutôt que de la classe moyenne. Les maisons étaient plus grandes, les voitures plus belles. Personne ne devait se faire licencier, par ici.

Le chemin longeait des maisons anciennes aux jardins bien entretenus. Elles appartenaient à des retraités, des vieux qui passaient leur journée à bêcher leurs parterres ou à balayer devant chez eux. Le genre de personnes qui préviendraient la police si elles trouvaient un détritrus sur leur pelouse.

"Je ne sais pas encore, dit Ashleigh.

— Tu as toujours un plan, d'habitude.

— Pas aujourd'hui."

Ils arrivèrent sur Hamilton Avenue, une grande route bordée de galeries marchandes et de stations-service.

"Donc tu vas te pointer chez ce type en disant : « Salut, tu n'aurais pas des infos sur la mort de mon oncle ? »

— Tais-toi.”

Ashleigh scruta la rue. Le bus arrivait.

“Si je viens avec toi..., commença Kevin d’un ton hésitant, je risque d’arriver en retard au boulot. Ils vont me coller un avertissement.

— Ne viens pas, alors. Va servir des hamburgers à des inconnus. Oublie tous ces matchs de foot que je suis allée voir avec toi.

— Arrête, Ash. Mon père m’a dit que si je ne bossais pas cet été, il allait me foutre à la porte.

— Et cette dissert d’histoire que j’ai corrigée, tu t’en souviens? J’ai corrigé toutes tes disserts, maintenant que j’y pense.

— Et tu me le renvoies à la figure?

— J’irai toute seule. Ce type ne doit pas être dangereux.

— Tu connais mon père... C’est un vieux de la vieille. Il a dû bosser pour payer ses études, alors il pense que je dois gagner ma croûte aussi.”

Le bus s’arrêta devant eux dans un gémissement de freins. Les vapeurs nauséabondes de gasoil qu’il dégageait picotèrent les yeux d’Ashleigh. Quand la porte s’ouvrit, elle n’eut même pas un regard pour Kevin. Elle monta à bord et glissa quelques pièces dans la caisse automatique, où elles atterrirent avec un bruit métallique. Puis elle alla s’asseoir un peu plus loin dans l’allée et se mit à regarder les voitures passer à travers la vitre.

Du coin de l’œil, elle perçut un mouvement à l’avant du bus.

“Hé!” protesta le chauffeur.

Kevin l’ignore et se dirigea droit vers le siège d’Ashleigh.

Elle tourna la tête vers lui. Il avait un joli visage, il fallait le reconnaître. De beaux yeux. Un regard de cocker, un peu.

“Quoi? demanda-t-elle, essayant de prendre un ton agacé.

— Tu es sûre de vouloir faire ça?

— Oui.

— Grouillez-vous, merde! cria quelqu’un au fond du bus.

— J’ai juste un problème, dit Kevin.

— Quoi?

— Je peux t’emprunter cinquante *cents*?” demanda-t-il avec un grand sourire.

Elle sortit les pièces de sa poche et les lui tendit.

Janet frappa un petit coup à la porte d'Ashleigh. Pas de réponse. Elle frappa à nouveau, un peu plus fort.

“Ash?”

Elle tourna la poignée avant de pénétrer dans la chambre sombre. Voyant qu'Ashleigh était déjà partie, elle ouvrit complètement la porte. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que sa fille quitte la maison si tôt. Elle était sûrement avec Kevin, ou à la bibliothèque, en train de feuilleter un livre ou un magazine. Kevin... Ashleigh ne l'amenait plus si souvent à la maison, depuis qu'elles s'étaient installées chez Bill. Mais ces deux-là ne se quittaient pas d'une semelle. Même si Janet ne voulait pas se mêler de ce qui ne la regardait pas, jouer les mères intrusives, ça ne l'empêchait pas de se poser des questions. Est-ce que son ado boudeuse avait un petit ami? Ça au moins, c'était une préoccupation normale pour une mère : s'intéresser à la vie amoureuse de sa fille. Les autres inquiétudes de Janet découlaient de sa propre enfance, et lui donnaient des sueurs froides...

Tout va bien, pensa-t-elle. Tu peux la laisser sortir seule. Ce n'est plus une enfant, elle a quinze ans. Elle ne se fera pas enlever, tout ira bien.

Janet se ressaisit. Elle avait vaguement envisagé d'emmenner Ashleigh déjeuner ou faire les magasins, pour changer un peu, marquer l'importance de cette journée. Mais Ashleigh vivait sa propre vie, comme Janet le souhaitait. Pourquoi imposer son fardeau à quelqu'un d'autre?

Elle reporta son attention sur la pièce. Elle devait reconnaître une autre qualité à Ashleigh : c'était une fille très ordonnée. Pas

de bazar d'ado dans cette chambre. Le lit était fait, le placard fermé. Janet alla ouvrir les stores. Le soleil éclaira une rangée de photos sur l'étagère au-dessus du lit. Elle les connaissait toutes : Ashleigh et elle lors d'une cérémonie à l'école ; un portrait de sa mère – à la remise des diplômes du lycée, peut-être ? –, la grand-mère qu'Ashleigh n'avait jamais connue. Et tout au bout, face à la lumière, la dernière photo de Justin, celle qu'on avait diffusée dans les journaux et à la télévision l'été de sa disparition. Janet souleva le cadre, passa la main sur le verre bien épousseté.

Lorsqu'elle avait demandé à Ashleigh pourquoi elle gardait un portrait de son oncle décédé au-dessus de son lit, sa fille avait haussé les épaules.

“C'est le passé. Notre passé. Et le passé ne nous quitte jamais, non ?”

Janet avait frissonné. La vérité sort de la bouche des enfants, disait-on...

Elle quitta la chambre pour aller s'habiller.

Janet avait commencé à travailler à Cronin College quatorze ans plus tôt. Elle avait débuté au service courrier après la fin du lycée, à trier les colis en compagnie d'étudiants venus des quatre coins du pays. Ashleigh avait un an, à l'époque. Janet ne pensait pas qu'elle arriverait à travailler, s'occuper d'un bébé et passer ses examens en même temps, mais elle avait accepté cet emploi à Cronin avec une perspective plus large en tête. Elle était persuadée que sa fille irait à la fac un jour, et les employés de l'université bénéficiaient d'une réduction importante sur les frais de scolarité. Elle espérait aussi obtenir un diplôme de son côté, et s'était arrangée pour suivre quelques cours au fil des années tandis qu'elle grimpeait les échelons, passant du tri du courrier au service de reprographie puis au département de chimie, jusqu'à son poste actuel de responsable administrative du bureau du doyen, où elle supervisait une équipe de cinq personnes. Janet adorait son travail. Elle était fière de subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille, et tirait même une certaine satisfaction du fait que son salaire aidait son père à conserver la maison familiale.

Mais son travail lui parut beaucoup moins merveilleux le jour où le reportage sur Dante Rogers parut dans le journal.

Dès son arrivée au bureau, elle sut que tout le monde l'avait lu. Personne n'en parla – en tout cas pas immédiatement –, mais elle le comprit à l'expression de ses collègues. Ils avaient beau lui sourire, c'étaient des rictus sans joie, forcés, qu'ils lui adressaient en inclinant la tête et en pinçant les lèvres. *Ma pauvre*, semblaient-ils dire. *Quelle tragédie! Tu étais là ce jour-là...*

Tu étais censée le surveiller...

À l'heure de la pause, Madeline Hamilton, la commère en chef du bureau, alla s'asseoir à côté de Janet et sortit un sandwich ramolli d'un sac en plastique, l'air de rien. Madeline avait connu la mère de Janet, et c'était cette dernière qui l'avait aidée à obtenir un emploi au bureau du doyen. Parfaitement consciente que l'arrivée de sa collègue ne devait rien au hasard, Janet se réjouit presque de cette tentative d'approche. Elle espérait que quelqu'un ferait retomber la tension, crèverait le nuage noir qui semblait planer au-dessus de sa tête.

“Aloors”, commença Madeline, étirant le “o” en arrondissant sa petite bouche. Au lieu d'attaquer son sandwich, elle se mit à triturer la masse de cheveux roux vif empilés sur sa tête. “Sacrée journée pour toi, hein ?

— Tu as des questions au sujet de l'article ?” demanda Janet.

Madeline mordit dans son sandwich avec un geste de déni.

“Si tu as besoin de parler à quelqu'un..., dit-elle, la main suspendue en l'air comme un gros papillon de chair. Je t'ai toujours considérée comme un membre de ma famille. Et je sais qu'il y a ce terrible anniversaire aujourd'hui... Tu as prévu quelque chose ? Tu vas aller au cimetière ?”

Janet secoua la tête. Un Coca Light et un sachet de bretzels étaient posés devant elle. Elle avait grignoté deux biscuits et à peine touché à sa boisson.

“On va m'interviewer aujourd'hui.

— Oh, vraiment ?” Madeline s'essuya la bouche puis reposa son sandwich, s'engouffrant dans la brèche. “Mais tu as lu l'article de ce matin ?

— Oui.

— Ça ne te paraît pas incroyable qu’il vive encore ici, à Dove Point? Parmi nous?

— Où voudrais-tu qu’il aille?

— J’aurais cru qu’il préférerait s’installer n’importe où plutôt qu’ici.

— Ses parents sont morts. Il vivait avec sa tante... avant. Mais elle aussi est morte.

— Tu vois! Rien ne le retient, il pourrait déménager quand il veut.

— Je ne crois pas que ce soit aussi simple. C’est un repris de justice... Il n’a pas tellement le choix. Et puis, je ne pense pas qu’il soit dangereux.

— Il a déjà tué deux personnes, répliqua Madeline. Justin et ta mère. Elle serait toujours avec nous si le chagrin ne l’avait pas emportée.”

Janet partageait cet avis. Sa mère ne s’était jamais remise de la mort de son frère. “Complications du diabète”, avaient écrit les médecins sur le certificat de décès, près de dix-huit ans auparavant. Mais Janet savait ce qu’il en était vraiment : sa mère était morte de chagrin. Pourtant, elle n’arrivait pas à éprouver autant de colère que les autres envers Dante Rogers.

“Il ne te fait pas de la peine? demanda-t-elle. Même pas un tout petit peu? Il a l’air tellement pitoyable, tellement vide.

— De la peine?” Madeline s’éventa des deux mains comme si elle étouffait. “Tu plaisantes? Pour un assassin? Il a intérêt à ne jamais croiser ma route, ou je ne réponds plus de rien.”

Janet jeta un coup d’œil à l’horloge. Elle devait retourner travailler. Le bureau du doyen n’était pas plus calme en été, malgré les horaires allégés. En fait, il y avait une surcharge de travail en cette saison avec les rapports annuels, les budgets à réviser, les déplacements des enseignants... Mais Janet ne se sentait pas encore prête à s’y remettre.

“Tu ne te demandes jamais...”, commença-t-elle d’une voix songeuse, lointaine. Elle ne savait pas trop ce qu’elle voulait dire. Elle ne savait même pas si elle devait exprimer ses pensées.

“Quoi?”

— Après tout ce temps, il clame toujours son innocence, alors que ça ne sert plus à rien. Il a déjà purgé sa peine.

— Souviens-toi de ce que tu as perdu, dit Madeline. Ta mère n'a jamais eu la vie qu'elle voulait à cause de cet homme. Et toi non plus. Ça fait dix-huit ans que tu es privée de mère à cause de lui.

— Il faut que j'y retourne, Madeline.

— Appelle-moi pour me dire comment ça s'est passé!"

Janet quitta la pièce sans rien lui promettre.

Mais elle ne retourna pas travailler. Elle descendit les escaliers à l'arrière du bâtiment pour rejoindre le parking. Dehors, une vague de chaleur et d'humidité l'enveloppa. Les arbres qui délimitaient le parking arboraient un feuillage éclatant, on entendait le va-et-vient du trafic sur Mason Street, le ronronnement paisible de la vie à Dove Point. Quand Janet avait besoin de faire une pause, de s'isoler ou de réfléchir, elle venait à cet endroit. Comme il n'y avait jamais personne, à part les gens qui arrivaient ou partaient en voiture, elle était sûre d'y trouver un peu de calme.

Elle remarqua l'homme presque immédiatement. Debout à côté d'une voiture, il la regarda sortir du bâtiment. Il était grand et mince comme un sprinteur, à peu près du même âge qu'elle, et portait un jean et une chemise à manches longues malgré la chaleur. Il se trouvait à une cinquantaine de mètres, mais Janet perçut l'intensité de son regard. C'était peut-être un enseignant, une nouvelle recrue qu'elle ne connaissait pas encore. Elle songea à lui tourner le dos, à rentrer dans le bâtiment pour se remettre au travail ; mais quelque chose dans son attitude et son port de tête lui semblait familier. Elle avait déjà vu cet homme... il y avait longtemps.

Et puis il leva la main, l'invitant à s'approcher.